

PRIX DE L'ABONNEMENT
Pour LYON et le DÉPARTEMENT DU RHÔNE.
15 francs pour trois mois,
32 francs pour six mois,
64 francs pour l'année.
Bors du Département, 1 f. de plus par trimestre.



LE CENSEUR,

JOURNAL DE LYON.

ON S'ABONNE :

À LYON, au Bureau du Journal, rue des Celestins, n° 6, au 1^{er}.

À PARIS, chez MM. LEJOLIVET et COMP^e, directeurs de l'Office - Correspondance, rue Notre - Dame - des - Victoires, n° 46, et chez M. DEGOUE - DE - NUNQUES, rue Lepelletier, 3.

Les lettres et envois concernant la rédaction doivent être adressés, francs de port, à M. RITTIEZ, rédacteur en chef du journal.

LE CENSEUR paraît tous les jours excepté le mardi. — Il donne les nouvelles VINGT-QUATRE HEURES avant les journaux de Paris.

LYON, 23 AVRIL 1846

La crise ministérielle en Espagne n'est pas encore arrivée à sa dernière périépie, et les journaux qui se sont hâtés d'annoncer la formation définitive du cabinet, sur la foi de la *Gazette de Madrid*, auront probablement à enregistrer encore de nouvelles combinaisons. Né à peine, le cabinet Isturiz s'est divisé en deux camps. La question du sort réservé aux prisonniers de la Baneza. Le général Iriarte, qui était réfugié en Portugal depuis deux ans, était rentré en apprenant la chute de Narvaez, s'était mis à la tête de quelques contrebandiers, avait été rejoint par deux compagnies d'infanterie insurgées et par un détachement de douaniers; avec cette petite troupe composée d'éléments si divers et formant un total d'environ trois cents hommes, Iriarte se présentait devant la ville d'Astorga, et déjà la faible garnison qui la défendait se préparait à capituler, quand le général Concha est tombé tout-à-coup sur lui avec un escadron de cavalerie, et lui a fait un assez grand nombre de prisonniers après avoir mis sa troupe en fuite.

C'est sur le sort de ces prisonniers, parmi lesquels se trouvaient les deux compagnies insurgées et les douaniers, qu'il s'agit de prononcer. Quelques uns des ministres, dignes héritiers de la politique de Narvaez, voulaient les faire fusiller immédiatement; M. Isturiz et l'un de ses collègues, M. Diaz Caneja, peu rassurés sans doute par ce succès dû à une surprise et qui jusqu'à ce moment paraît être le seul obtenu contre les insurgés, pensaient que la clémence serait plus habile et d'un meilleur effet. La majorité du conseil n'ayant pas partagé ces idées, MM. Isturiz et Caneja ont donné leur démission; nous ne savons pas encore si elle a été acceptée et si de nouvelles exécutions doivent inaugurer le ministère qui va se former.

La clémence est en effet le seul rôle qui convienne réellement à M. Isturiz. Porté aux cortès par les libéraux, il a été le représentant des idées radicales les plus avancées, puis, arrivé aux affaires, il a quelque peu modifié ses premières opinions. Il y est revenu, et les a encore oubliées tour à tour, selon les circonstances, sans cesser toutefois de se dire homme de progrès; en sorte qu'il lui est aujourd'hui à peu près impossible de se voir sans avoir à frapper d'anciens amis. Cette situation est commune à beaucoup d'hommes en Espagne, où les révolutions se succèdent rapidement, et où l'ambition l'emporte souvent sur des considérations d'honneur et de loyauté. Si ces considérations n'ont pas déterminé M. Isturiz à la retraite, il faut admettre qu'il ne regarde pas la conduite actuelle du pouvoir comme propre à le consolider. Quoi qu'il en soit, et peut-être même à cause de ces fluctuations qui rendent tout cabinet précaire, quelques personnes parlent déjà du retour probable de Narvaez et de sa rentrée aux affaires. Dans ce cas, Christine oublierait l'ex-ministre a voulu l'éloigner, et lui permettrait de faire des efforts pour sauver le gouvernement menacé. On le voit, c'est là une véritable anarchie, un gouvernement de femmes inintelligentes, un chaos auquel il serait temps que le peuple mit fin en intervenant directement.

En attendant, le mouvement insurrectionnel se propage en Galice, malgré le petit succès obtenu par le général Concha sur Iriarte. Celui-ci a disparu, jusqu'ici du moins on ne sait sur quel point il s'est porté avec le reste de sa troupe; peut-être est-il rentré en Portugal, peut-être cherche-t-il à reformer un autre corps pour tenir la campagne. Après sa victoire, Concha s'est rendu devant Lugo qui tient toujours; Puig-Samper est devant Santiago. Parviendront-ils à réduire l'insurrection?

Cela est jusqu'ici fort douteux, car l'agitation est générale en Galice et dans le royaume de Léon. Puig-Samper a eu un engagement avec les insurgés à Sigüeiro, près de Santiago; il a été battu, et les troupes qui composent son corps d'armée paraissent, dit-on, prêtes à abandonner le parti du gouvernement. En même temps on annonce que Pontevedra a fait son mouvement. Il faut bien reconnaître que l'insurrection de la Galice, si elle n'était pas secondée par l'intérieur, ne pourrait pas, en raison de l'éloignement de cette province, compromettre l'existence du gouvernement; mais il n'en serait pas de même si l'insurrection éclatait sérieusement et d'une manière un peu générale dans le royaume de Léon, où elle aurait bientôt des places importantes. L'incertitude à cet égard ne saurait durer bien longtemps.

La capitale est soumise à un régime qui équivaut à l'état de siège; les arrestations, les visites domiciliaires continuent, à ce qu'il paraît, sur une large échelle. On croit à l'existence de grands dépôts d'armes, ou du moins on agit comme si on y croyait, et on les cherche; c'est là un excellent prétexte à toutes sortes de vexations. La garnison ne sort pas des casernes. Quant à la presse, que la disgrâce de Narvaez devait, disait-on, affranchir des entraves dans lesquelles ce ministre l'avait emprisonnée, elle n'est pas plus libre qu'avant sa chute, grâce aux menaces du chef politique de Madrid, qui non seulement ne laisse pas discuter les actes du gouvernement, mais qui ne permet pas même de donner complètement les nouvelles du théâtre de l'insurrection. En un mot, c'est la peur qui commande en tout et partout, c'est la peur qui gouverne, et l'on sait à quelles mesures elle conduit, à quels excès elle peut descendre. Qu'on ne croie pas que, si le gouvernement triomphe, la leçon qu'il reçoit aujourd'hui lui serve ou l'instruise le moins du monde; il est entré dans le régime absolutiste, ce régime est son but, l'objet de ses vœux, le mobile de ses actes; toutes les concessions qui lui seront arrachées par les circonstances, par la force, par la nécessité, ne seront que pure hypocrisie.

La Catalogne, si on en juge par les mesures prises par le général Breton qui commande à Barcelonne, inspire des craintes assez vives; en effet, ce général a pris un arrêté qui dénote de grandes appréhensions, et en vertu duquel seront passés par les armes tous ceux qui répandront des bruits alarmants. On peut se faire une idée du reste par cette simple disposition. Quel régime, bon Dieu! Il ne sera pas nécessaire, pour encourir la peine du dernier supplice, d'avoir pris les armes, d'avoir fait entendre des menaces contre le gouvernement; avoir répandu des bruits alarmants est un crime puni de mort! Probablement il faudra établir un tribunal semblable à celui de l'inquisition pour obtenir des témoignages contre les accusés, à moins toutefois qu'on n'aime mieux s'en passer et se défaire tranquillement et sous le plus frivole prétexte de ceux qui embarrassent ou inquiètent. On ne sait, en vérité, si c'est là de la folie ou du désespoir.

Voici les détails que donne un journal sur l'arrivée de Lecomte à Paris et sur les mesures de surveillance dont il est l'objet :

« A dix heures précises, la voiture cellulaire qui l'amenait de Fontainebleau, accompagnée d'une forte escouade de gendarmerie, s'est arrêtée dans la cour de la Conciergerie. Il a été écroué immédiatement et enfermé dans un des cabanons placés auprès de la partie de la prison réservée aux femmes. Il y est gardé à vue par deux surveillants qui ne le quittent pas un seul instant. Cette précaution est d'autant plus nécessaire que Lecomte est d'un caractère sombre et énergique. A Fontainebleau, quelques unes de ses paroles avaient laissé supposer qu'il regretterait de ne point

échapper, par une mort volontaire, aux angoisses du jugement et aux conséquences de l'arrêt.

» Lecomte montre toujours la même fermeté. Il est extrêmement taciturne. Son regard a quelque chose de fixe et d'égaré. Son teint terreux, son profil anguleux, ses mouvements brusques annoncent l'audace et la résolution. »

Le *Journal de Fontainebleau* publie ce qui suit sur l'attentat de Lecomte :

« Aux premiers mois qui lui furent adressés, Lecomte répondit avec fierté qu'il était l'auteur de l'attentat et qu'il ne voulait ni s'échapper ni se cacher. L'on a su depuis qu'à ce moment il croyait avoir atteint sa Majesté. Lorsque plusieurs minutes après il eut enfin été désabusé, il manifesta un vif regret de n'avoir pas consommé son crime.

» Depuis qu'il est détenu, Lecomte n'a encore voulu toucher à aucun aliment; il ne prend que de l'eau pure, et passe les journées entières couché sur son lit et la tête enveloppée dans sa redingote. Il a fait demander un rasoir et a paru très fâché qu'on le lui ait refusé. Samedi, à midi, il a été extrait de sa prison et conduit sur les lieux, où il a démontré avec un sang-froid imperturbable comment il s'y était pris.

» Lecomte s'était introduit par escalade dans le petit parquet d'Avon; afin de se poser de façon à être sûr de son coup, il avait établi des bourrées le long du mur; mais comme tout ce qu'il avait pu trouver ne lui permettait pas encore d'ajuster par-dessus le mur, il imagina de monter sur le mur de refend qui coupe en deux le petit parquet, et de poser son fusil sur le mur du parc, de façon à bien assurer son tir, en le consolidant au moyen d'une petite fourche en bois.

» Le mur de refend dont nous parlons coupe à angle droit le mur du parc, et il est moins élevé d'à peu près un mètre; de cette façon, il était presque impossible qu'on pût apercevoir Lecomte, qui, pour plus de sécurité encore, avait enveloppé les batteries de son fusil d'un morceau de cuir, de façon que le soleil ne pût rayonner sur le poli de l'acier. Ainsi placé, Lecomte devait se lever au moment propice et tirer à dix pas; mais la voiture royale ayant passé plus près du mur qu'il ne le croyait, il fut obligé de tirer de haut en bas et très obliquement, de façon que, malgré la grande habitude de son coup d'œil, il ne put être assez maître de son arme pour consommer l'horrible attentat qu'il avait si froidement combiné. »

Le *National* rappelle le fait suivant qui s'est passé en Angleterre, et qui est assez récent pour que M. Guizot ne l'ait pas oublié.

Un malheureux jeune homme tire un coup de pistolet sur la reine, en plein jour, et en pleine promenade publique. La Grande-Bretagne tout entière en tressaille; arrestation, indignation, procès, non point devant la cour des pairs, mais devant la justice ordinaire. On plaide qu'il est fou, et le jury le traite en conséquence; le verdict le condamne à être enfermé sa vie durant à l'hospice des aliénés.

Il y a deux mois environ, une feuille hebdomadaire de Londres racontait qu'un étranger ayant fait une visite à Bedlam, y avait rencontré un jeune homme se promenant mélancoliquement dans les allées, un livre à la main. L'étranger l'aborde. C'était l'assassin. « Vous aviez donc des opinions bien ardentes, pour chercher à tuer votre souveraine? — Moi? pas du tout. J'étais malheureux, ennuyé de la vie, à moitié affamé; l'idée m'est venue d'acheter un pistolet et de le diriger contre la reine. Je savais bien qu'on me traiterait comme un insensé; je ne voulais pas autre chose. Aujourd'hui je suis très bien logé, nourri, vêtu, confortable; j'ai des maîtres qui m'instruisent, des livres qui m'amuse, et la Société de Bienveillance qui veille sur mes progrès spirituels. »

L'étranger, ajoute ce journal après quelques autres détails, sortit convaincu que ce coup de pistolet n'avait été qu'une pure spéculation.

Cependant c'était bien une tentative d'assassinat, un crime contre une reine. Où était la politique là-dedans? Et, devant ce fait, que devient la superbe maxime de ce diseur sonore de riens solennels : « Il n'y a pas de crime privé contre les rois. »

Nous ne voudrions pas citer d'exemple français à M. Guizot, mais ceci est de l'Angleterre, la seule autorité patriotique devant laquelle il soit toujours chapeau bas!

FEUILLETON DU CENSEUR. — 24 AVRIL.

SOUVENIRS DES ANTILLES.

DES NAMBOUC.

En 1625, un brigantin, armé de quatre canons et de quelques pierriers, monté par quarante hommes d'équipage, sans compter le capitaine, mit à la voile, sortit du port de Dieppe et gagna la pleine mer.

Où allait-il? Dieu seul le savait peut-être, ou du moins pas un des matelots ne l'avait demandé, et le chef de l'expédition, s'il avait un but, l'avait si bien caché à la pénétration de ceux qui l'entouraient, il avait paru leur laisser aller avec tant d'insouciance au courant des flots, durant le premier jour de la navigation, que nul ne lui eût soupçonné ni un but ni une pensée qui s'y rapportât. Le brigantin, bon coureur, voguait donc à l'aventure, au gré du vent et du pilote; pas une parole de commandement, pas un ordre de manœuvre ne sortait de la bouche du capitaine, et c'était une chose merveilleuse que l'apathie de ces quarante hommes, rémanant dans leur confiance pour ce chef, qu'ils connaissaient à peine, et qui se conduisaient, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inquiéter. Ils avaient foi en lui, et ils attendaient, sans plus long-temps à attendre. Le matin du second jour, un mot du commandant, répété en un instant de l'avant à l'arrière, réimpression courut pour la première fois dans cette troupe de chenapans qui se conduisaient sur le pont du navire. Un frémissement de curiosité s'éleva; mais, par un motif qu'ils ignoraient, vers une destination dont ils ne se préoccupaient pas même s'inqui

On lit dans le *Journal des Chemins de Fer* :

« Le gouvernement paraît décidé à ajourner la plus grande partie des projets de chemins de fer dont la chambre devait s'occuper dans la présente session. On donne comme certain que le chemin de Dijon à Mulhouse ne sera pas concédé, et l'on assure qu'un financier éminent, aux amis duquel les chemins de fer de l'Ouest devaient être concédés directement, emploie son influence pour faire ajourner cette concession à l'année prochaine; il serait secondé dans cette voie par M. le ministre de l'intérieur, qui voudrait hâter la fin de la session pour se livrer tout entier aux travaux préparatoires des prochaines élections. »

Nouvelles de la Pologne.

Les nouvelles de la Galicie deviennent de plus en plus importantes. Les quelques correspondances particulières de Vienne qui ont pu arriver en France montrent que l'insurrection, loin de s'apaiser, a pris de l'accroissement.

Voici quelques extraits d'une lettre publiée par le *National* :

« L'insurrection des paysans de la Galicie est devenue une véritable guerre, et les troupes d'Autriche, à ce qu'il paraît, ne savent pas faire cette guerre-là; car, jusqu'à présent, elles ont été vaincues chaque fois qu'elles en sont venues aux mains. De quelque mystère qu'on enveloppe ici les événements, il en transpire assez pour qu'on puisse apercevoir les alarmes causées par ce soulèvement si terrible et si insaisissable. Depuis ma dernière lettre, deux combats ont eu lieu entre les soldats et les paysans armés, et dans ces deux combats les paysans sont restés vainqueurs. Dans la première de ces rencontres, cinquante Autrichiens ont été tués et plus de cent blessés; et, d'après ce qu'un officier affirmait, leur colonne ne se composait pas de plus de huit cents hommes. La seconde fois, les paysans ont surpris un escadron de cavalerie et ont mis à mort vingt-huit soldats. Ces nouvelles ne sont encore rien en comparaison du tableau qu'on fait de l'état du pays. C'est la désorganisation la plus complète et la plus effrayante. Aucune autorité régulière n'est reconnue; les insurgés envoient tranquillement chercher dans les villes des munitions, des vivres et d'autres objets, et on leur obéit sans la moindre résistance. Ce sont eux seuls qui gouvernent. Quand les troupes sont en petit nombre, ils les attaquent avec un courage, une audace et un acharnement extraordinaires. Quand les masses s'ébranlent, elles se retirent dans des terrains inaccessibles. Ils ont environ 200 cavaliers bien montés qui font office d'éclaireurs, et quise livrent, tantôt sur point, tantôt sur l'autre, à des incursions redoutables. »

« L'opinion générale qui circule à Vienne, c'est qu'il faut à tous risques faire des concessions complètes, détruire la corvée, les monopoles, etc. Mais alors c'est tout un ordre nouveau, et l'embarras pour l'établir est grand; car, dans les districts insurgés, les nobles et propriétaires qui étaient les intermédiaires nécessaires du gouvernement, ont disparu. D'ailleurs, cette population aujourd'hui connaît ses forces, et elle prétend dicter la loi. »

« Une panique générale règne à Lemberg. L'archiduc Ferdinand a été tellement effrayé qu'il est parti de cette ville pour venir à Vienne. Le peuple de Lemberg est à peine comprimé par la garnison. Comme on parle partout de pillage et d'incendie, on s'était figuré que la ville allait être brûlée. C'est une consternation dont on ne saurait se faire une idée. »

« Vous dire les suppositions auxquelles on se livre ici pour expliquer cette persistance inattendue de l'insurrection est une chose impossible. Pour les uns, c'est la Russie qui se venge; pour les autres, c'est votre roi Louis-Philippe qui est l'auteur du mal. On a des lettres, des papiers, que sais-je?... Le chef d'une partie des insurgés est un vieillard nommé Zala, homme énergique et cruel, et qui se croit illuminé. Comme on sait qu'il n'est guère capable de mener une troupe et de faire de la stratégie savante, on assure qu'il est l'instrument du comte..., et que l'ensemble du mouvement est dirigé par quelques jeunes militaires de l'ancienne armée polonaise qui étaient à la prise de Cracovie. Toutes les imaginations se donnent carrière; mais le fait certain, incontestable, c'est que l'insurrection grandit, s'étend comme un incendie et à la lueur des incendies. La politique machiavélique de l'Autriche est vaincue; quelques paysans ont suffi pour tenir en échec une grande puissance, et tenez-vous pour assuré que ceci n'est que le commencement, à moins que l'on ne se décide à tout accorder, et alors on ne saura plus où s'arrêter, car la Galicie n'est pas la seule province où l'état de servage existe; c'est tout un ordre nouveau qui peut sortir de cet affreux désordre... »

On lit dans le *Courrier de Saint-Etienne* du 22 avril :

« La grève tend à cesser. Plus de cent ouvriers sont rentrés, sur divers points, dans leurs ateliers pendant la journée d'avant-hier. Néanmoins, le parti pris des mineurs n'est pas homogène; ils se fractionnent, et on ne saurait assigner une époque fixe à la cessa-

tion générale du chômage. Toutefois, à l'heure où nous mettons sous presse, les dernières informations constatent dans la situation une amélioration visible. »

Paris, le 21 avril 1846.

(Correspondance particulière du Censeur.)

La cour des pairs s'est assemblée hier à une heure, ainsi que nous l'avions annoncé, en chambre du conseil. L'appel nominal a constaté la présence de 222 pairs, qui ont été pris par l'arrêt, indépendamment de quelques pairs, tels que M. le président Boyer et M. le comte Reille, qui ont cru devoir s'abstenir de suivre les débats à cause de leurs infirmités, et M. le comte de Montalivet, dispensé par la cour comme s'étant trouvé dans la voiture du roi quand Lecomte a tiré, et qui a été entendu à Fontainebleau par le juge d'instruction.

Les commissaires désignés pour assister M. le chancelier Pasquier dans l'instruction sont MM. le duc Decazes, le comte Portalis, Barthe, Franc-Carré, Girod (de l'Ain) et Ménilhou.

— Le *Constitutionnel* assure que la proposition de passer une revue générale de la garde nationale a été faite au conseil des ministres, mais que MM. Guizot et Duchâtel l'ont repoussée, dans la crainte que la politique ne jouât un rôle dans cette solennité. Ils ont fait observer que la garde nationale avait fait plus d'un acte d'opposition dans les élections qui viennent d'avoir lieu, que cela ne les rassurait pas sur ses dispositions, et qu'il serait fâcheux, à la veille des élections, d'avoir à sévir contre quelque manifestation désagréable pour le cabinet.

Cette considération a fait reculer encore une fois devant la pensée de réunir la garde nationale dans une grande revue.

— Le *Journal des Débats* dit que, depuis le moment où il est entré dans la prison de Fontainebleau jusqu'avant-hier soir, quelques instants avant de partir pour Paris, Lecomte avait refusé de prendre aucune nourriture. Il ne buvait que de l'eau. Ce n'est qu'au moment du départ, et hier matin à Melun, qu'il a consenti à manger.

Il n'est pas probable, du reste, que, si Lecomte voulait se laisser mourir de faim, on fit beaucoup d'instances auprès de lui pour l'en empêcher. S'il n'y avait pas de procès, pas d'audience publique, quel vaste champ auraient devant eux ces profonds politiques qui prétendent que contre un roi il n'y a pas de crime privé !

— On se rappelle que l'attentat d'Alibaud eut lieu le 1^{er} juin, et que quinze jours après le criminel était jugé et exécuté. Si le procès de Lecomte peut être de quelque utilité pour les prochaines élections, il n'est pas probable qu'on en finisse aussi promptement avec lui.

— On assure que plusieurs avocats qui aiment à faire du bruit, et qui visent à se faire une renommée par des procès retentissants plutôt que par des études sérieuses, ont déjà écrit à l'assassin Lecomte pour lui offrir de présenter sa défense devant la cour des pairs. Il est très probable que ces coureurs de réputation regrettent que Lecomte n'ait pas de complices.

— Le ministre de la guerre vient de décider qu'à l'avenir il ne serait accordé de passage gratuit pour l'Algérie qu'aux ouvriers maçons, terrassiers, couvreurs, etc., et cultivateurs; mais ceux qui exercent l'état de tailleur, coiffeur, modiste, ou toute autre profession de ce genre, seront obligés de faire le voyage à leurs frais.

— M. Vivien a déposé hier sur le bureau du président sa proposition relative aux annonces judiciaires. Déjà une feuille ministérielle adjure ce matin la majorité d'étouffer cette proposition dans les bureaux.

Quoi qu'on fasse, on aura bien du mal à empêcher cette question de se produire à la tribune, car la chambre a reçu à ce sujet plusieurs pétitions dont les rapports sont prêts et ne sauraient tarder à être mis à l'ordre du jour.

— Le *Journal des Débats* annonce aujourd'hui que l'inauguration du chemin de fer du Nord, pour la partie comprise entre Paris et Pontoise, a eu lieu hier. Cette feuille est mal renseignée; l'exploitation de la partie dont il s'agit ne commencera que le 25 avril au plus tôt. L'administration compte être prête pour cette époque, mais elle n'en a pas encore la certitude.

Chambre des Députés.

Fin de la séance du 20 avril.

Le projet sur les routes royales est adopté par 239 voix contre 1.

M. LE PRÉSIDENT : Avant de passer à un autre projet, je propose à la chambre de porter à son ordre du jour, pour être discutés après la proposition de M. Demesmay, les trois projets de loi relatifs aux chemins de fer de Bordeaux à Cette, de l'Ouest et de Dijon à Mulhouse. (Oui ! oui !)

MM. Vuitry et de Saint-Priest demandent qu'on y ajoute le projet de loi relatif à la taxe des lettres.

M. LE PRÉSIDENT : Les projets que je viens d'indiquer suffiront largement pour la semaine. La chambre sera appelée, quand le rapport du budget aura été distribué, à fixer son grand ordre du jour.

La suite de l'ordre du jour appelle la discussion de la proposition de M. Demesmay relative à la réduction de l'impôt sur le sel. M. DEMESMAY présente des considérations étendues sur la justice et les avantages de sa proposition dans l'intérêt des classes pauvres et de l'agriculture.

Messieurs, dit-il, un proverbe allemand dit : « Ein pfund saltz macht zehn pfund schmalz (une livre de sel fait dix livres de graisse). » Consulté par moi sur la justesse de ce proverbe, un homme éminent dans l'enseignement agricole, et auquel le gouvernement a plusieurs fois confié la mission de s'enquérir à l'étranger des moyens employés pour le développement de la richesse agricole, vient de me répondre : « Jusqu'à quel point ce proverbe est-il vrai ? C'est ce que je n'oserais dire. Je crois cependant que, dans une foule de circonstances, l'action du sel sera plus efficace encore. En d'autres termes, je pense que le grand nombre de têtes de bétail sauvées de la mort, rétablies de maladies, disposées favorablement pour l'engraissement, l'immense quantité de fourrages améliorés, le tout par son emploi, porteront l'action du sel à un chiffre plus élevé que ne l'indique le proverbe allemand. Je suis également disposé à croire qu'en moyenne trois kilogrammes de foin salé valent plus que quatre kilogrammes de foin non salé. »

On objecte l'intérêt du trésor. Je conviens qu'il y aura diminution de recettes d'abord, et que l'équilibre ne sera rétabli qu'après six ans; mais il le sera alors, des calculs certains le démontreront. Eh bien ! ce sera en moyenne, pendant cinq ans, une perte de 12 à 13 millions.

Chaque année nous avons sur les prévisions du budget un excédant de recettes de près de 25 millions. Pourquoi l'employer tous les jours à des dépenses nouvelles? Ne vaudrait-il pas mieux le consacrer à dégrever le sel? (Très bien !)

Jefferson, en Amérique, disait que le sel était une matière de première nécessité qui ne devait pas plus être imposée que l'air et l'eau. (Très bien !)

En Angleterre, Cobden n'a pas été moins explicite. En France, M. Laffitte, M. Humann, M. Lacave-Laplagne ont parlé de l'impôt du sel comme du premier que nous devions réduire. En 1831, M. le maréchal Bugeaud faisait une proposition semblable à la mienne, et adjurait la chambre de l'adopter afin de rattacher les populations au nouveau gouvernement.

M. Demesmay termine en demandant l'adoption de sa proposition. (Marques d'assentiment.)

M. GLAIS-BIZOIN : Vous avez oublié, parmi les personnes qui ont demandé la suppression de l'impôt du sel, notre excellent ministre du commerce, M. Cunin-Gridaïne, qui la demandait en 1829.

M. ESTANCELIN dépose un supplément de rapport sur le projet de loi relatif aux paquebots transatlantiques.

La séance est levée.

(Correspondance particulière du Censeur.)

Séance du 21 avril.

PRÉSIDENCE DE M. LEPELLETIER-D'AULNAY, VICE-PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à deux heures.

Le procès-verbal est adopté.

L'ordre du jour appelle la suite de la discussion sur la proposition relative au sel.

M. DE GOLBÉRY évalue à 50,850,000 fr. par an la perte que ferait supporter au trésor l'adoption de la proposition de M. Demesmay. M. le directeur général des contributions indirectes pose le chiffre de 50,474,000 fr. M. Demesmay, appréciant à son point de vue les chiffres de l'espèce d'enquête qui a eu lieu, réduit la perte du trésor à quelques millions. Quoique je rappelle ces calculs, mon intention est de considérer la question sous un autre point de vue.

J'admets que la commission, qui a été unanime cependant, ait pris, dans ses calculs, des illusions pour des réalités. Au sein de la commission, M. le ministre, en soutenant que les recettes du trésor subiraient, par l'effet de la proposition, une réduction importante, n'en reconnaissait pas moins que la mesure était bonne; il ne différait d'opinion avec la commission que sur l'époque où elle devrait être mise à exécution. Ainsi, Messieurs, jamais circonstances furent-elles plus favorables?

Le produit des contributions indirectes s'accroît chaque année de 25 millions. M. le ministre a dit d'ailleurs que la propriété bâtie donnait chaque année un accroissement de 12 millions. La conversion des rentes, cette grande mesure que nos successeurs accompliront si nous ne sommes plus là, car c'est la pensée du pays, donnera une économie annuelle de 8 millions. Pourquoi les résultats de ces bonifications et de cette économie ne seraient-ils pas destinés à améliorer la situation des classes pauvres et celle de notre agriculture? Voilà des ressources qui n'ont pas d'application arrêtée d'avance, et dont nous pouvons régler l'emploi.

On a dit que le sel n'était pas utile à l'agriculture autant que nous le disons, et qu'il fallait se défier des idées de certains hippophiles, philobèves et philanthropes. (Rumeurs diverses.) Je renverrai, pour ma réponse au rapport qui a été fait au conseil général de l'agriculture par M. Talabot.

M. TALABOT : Je demande la parole.

M. GOLBÉRY : On cite l'ordonnance qui dégreve l'impôt du sel destiné

à exécuter joyeusement la manœuvre indiquée. Bientôt le brigantin vola sur l'eau, mais cette fois sans dévier de sa route, vers un but fixe et assuré, et le commencement de sa course rapide fut salué par de nouvelles imprécations contre les Espagnols et par un second hurra universel !

— A Saint-Domingue ! vive le capitaine Desnambuc !

Desnambuc, tel était en effet le nom du chef de ces aventuriers; quant au titre qui l'accompagnait, il l'avait pris de lui-même, et ses compagnons le lui avaient confirmé; cela valait bien, à son avis, une autorisation royale.

Pauvre cadet de famille, après s'être d'abord enrichi, puis ruiné au jeu pendant les premières années du règne de Louis XIII, cet homme, doué d'un courage de lion, d'une audace rare, d'une imagination ardente, voyant que la fortune avait cessé de lui sourire, avait dit un beau jour adieu à la cour, à Paris, à son oisive et folle existence, résolu qu'il était de se faire une vie toute nouvelle et d'ouvrir un champ plus vaste, et en même temps plus noble, à l'activité incessante qui le tourmentait. C'était une de ces natures exceptionnelles, qui mènent, suivant les circonstances, aux grandes choses ou aux grands crimes. A cet homme, au sortir d'une opulence passagère et des orgies dévorantes, il fallait encore de l'agitation, des luttes, des dangers. Ne se sentant plus à l'aise sur le terrain qui le portait, il lui fallait à tout risque changer de place; n'ayant presque plus rien à perdre, d'ailleurs, il avait tout à gagner. Les voyages, les aventures, s'étaient présentés à lui tout à la fois comme moyen et comme but; puis, un projet incroyable, et nous le connaissons, ayant tout à coup germé dans sa tête, il se jeta corps et âme dans cette voie périlleuse, qui offrait à son énergie naturelle des aliments toujours nouveaux, et lui promettait, avec l'oubli du passé, de magnifiques espérances pour l'avenir. Rassemblant donc à la hâte les débris que lui avait laissés le lansquenot, il s'était rendu à Dieppe, où il avait frété un petit bâtiment et engagé les premiers compagnons qu'il avait rencontrés, peu scrupuleux sur le choix, on s'en doute bien, pourvu qu'il trouvât en eux de la résolution et de la bravoure. Ces quarante marins, gens de sac et de corde comme on disait alors, mais aux bras de fer et à l'âme intrépide, avant de quitter la terre, avant d'aller affronter ce que la mer leur gardait de tempêtes, de privations et sans doute de batailles sanglantes, avaient juré d'obéir aux moindres ordres, de suivre en tout lieu la fortune du chef que leur donnait le hasard. Nous avons vu qu'ils étaient prêts à lui tenir parole.

Pour l'intelligence de la dernière partie de l'allocution de Desnambuc

à ses marins, qui a trait à la domination des Espagnols sur Saint-Domingue, il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici que cette île, nommée par Christophe Colomb *Hispamiola* (Petite Espagne), puis Saint-Domingue, du nom de sa ville capitale Santo-Domingo, fondée en 1498, que cette île, disons-nous, à l'époque de l'expédition presque fabuleuse de l'aventurier français, appartenait depuis un siècle et un tiers de siècle aux Espagnols; qu'en 1493, une bulle d'Alexandre VI avait établi, comme ligne de démarcation, à leur profit, un méridien à cent milles à l'ouest des Açores; que, s'appuyant sur cette bulle qui leur donnait, au nom de Dieu, l'investiture de cette importante conquête, les Espagnols avaient dès lors traité en forbans tous les bâtiments qui franchissaient cette ligne, et qu'ils rencontraient sur ce qu'ils appelaient leurs domaines; qu'ils avaient usé de leur droit fort contestable avec une férocité inouïe, coulant bas les navires, massacrant les équipages, à quelque nation qu'ils appartenissent; et qu'enfin ils n'avaient pas plus que les autres épargné les Français qui s'étaient, en cherchant fortune ou courant aux découvertes, aventurés dans ces parages. L'explication que nous venons de donner a aussi pour but de montrer la singulière audace de notre cadet de famille, qui s'en va, sur une frêle embarcation montée par une poignée d'hommes, attaquer chez eux, au milieu de leur puissance, ces terribles Espagnols; audace que l'on traiterait volontiers de folie, si notre histoire nationale ne fourmillait de traits semblables couronnés par le succès. Et puis, qui peut savoir à quelle inspiration secrète, à quel génie invisible obéissent certains hommes? Colomb, lui aussi, était un jour avant de partir pour le monde nouveau que l'œil de sa pensée avait deviné dans le lointain.

Quelques semaines après la scène à bord du brigantin, un petit bâtiment français entra dans les eaux des îles Caïman, entre Cuba et la Jamaïque. Le jour se levait alors et permettait d'admirer l'allure vive et fringante de cet audacieux pirate, en même temps que de compter le petit nombre de marins dont se composait son équipage. Il était arrivé à la hauteur d'une des îles que nous venons de nommer, lorsque le matelot placé en vigie annonça l'approche d'un navire que l'obscurité avait jusqu'alors rendu invisible au milieu de ces îlots couverts de bois; le pavillon qui flottait à son grand mât l'eût bientôt fait reconnaître pour un galion espagnol; il courait sur le français à pleines bordées, et il devenait impossible à celui-ci de l'éviter. D'ailleurs, telle ne paraissait pas être l'intention du petit bâtiment; en un instant tout fut près sur son bord pour la défense, quoique, à en juger sur les apparences, ses adversaires dussent être au moins du triple supérieurs en nombre. Cette inégalité eût fait fré-

mir les spectateurs de la lutte qui allait commencer et dont l'issue ne semblait pas douteuse. Le combat fut long cependant et acharné; des deux parts on voulait, non pas seulement la défaite, mais la ruine de son ennemi. Si d'un côté était la force, de l'autre était le courage.

Deux heures après la rencontre des deux vaisseaux, un seul pouvait se voir dans les eaux des îles Caïman. Le galion espagnol, pris à l'abordage, pillé, saccagé, avait été coulé bas; quelques uns de ses hommes seulement avaient pris la fuite dans une chaloupe. Le petit bâtiment français était vainqueur, mais quelle victoire! Ses mâts rompus, ses agrès coupés par les boulets, attristèrent les regards, et, pour comble d'infortune, lorsque le capitaine, le visage noir encore de poudre et de fumée, voulut compter son monde, vingt noms répondirent à son appel... vingt! Alors, courbant la tête, détournant les yeux de l'or et des richesses ravies à l'espagnol et étalés devant lui, il dit, avec l'accent d'un découragement profond :

— Nous ne sommes plus que vingt-un, moi compris; enfants, ce serait chercher une mort inutile, nous n'irons pas à Saint-Domingue !

A ces paroles, vous avez reconnu Desnambuc; c'était, en effet, son brigantin qui venait de soutenir si vaillamment l'honneur du pavillon de France. Nous ne tarderons pas à voir qu'il y eut quelque chose de providentiel dans cette victoire sur le galion espagnol et même dans la perte cruelle qui en avait été le prix.

La moitié du jour ne s'était pas écoulée que Desnambuc, à qui la résolution ne faisait jamais défaut, ne songeant déjà plus ni à Saint-Domingue, ni à la guerre contre les Espagnols, but prématurément son expédition, pris son parti et tourna ses idées d'un autre côté. Les avaries du bâtiment se réparèrent tant bien que mal, il mit le cap sur Saint-Christophe, île qu'il avait n'avoir été encore conquise par aucune puissance européenne, et où il aborda après un temps considérable en raison de la marche peu rapide maintenant du petit navire, mais sans autre mésaventure.

Là s'accrurent les espérances de l'aventurier. Quelques naufragés français, qui s'étaient établis sur le bord de la mer et qui vivaient en bonne intelligence avec les sauvages indigènes (les Caraïbes), l'accueillirent, lui et ses compagnons, comme des frères. Cette rencontre inattendue doubla le courage de Desnambuc, et fit dès lors germer dans son esprit une idée vaste, insensée, impraticable pour tout autre que pour lui; mais quand il rêvait déjà la conquête de l'île pour la France, et le gouvernement de cette conquête pour lui-même, le sort lui préparait un obstacle étrange. (La suite à un prochain numéro.)

CHABOT DE BOUIN.

Il y a dans l'établissement parfumerie, mercerie, papeterie et articles de bureau. (496)

A LOUER Grands et petits A partements, place Sathonay, place de la Miséricorde, place de la Fromagerie, rue Neuve, rue Tramassac, et autres **grands Magasins** convenables pour un commissionnaire-chargeur, place Sathonay et r d'Algerie. (480)

COMPAGNIE GÉNÉRALE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

POUR L'ÉCLAIRAGE PAR LE GAZ.

CHERRIER AINÉ ET C^e, RUE RICHER, 14, A PARIS.

NOUVEAU SYSTÈME D'APPAREIL

POUR LA DISTILLATION DE LA HOUILLE,

Au moyen de cornues mobiles, de l'épuration par le feu et l'eau, présentant des économies importantes : 1^o par la plus grande production de gaz avec une quantité donnée de houille; 2^o par la densité du gaz produit.

Les expériences auront lieu jusqu'au 30 avril courant, de midi à neuf heures du soir, à l'usine à gaz de la ville de la Croix-Rousse; elles seront faites par M. A. PEYSSON, ingénieur en chef, assisté de M. C. M. J. BOURCIER, de Lyon.

Les personnes qui désireraient recevoir des lettres pour être admises à voir fonctionner l'APPAREIL et suivre les expériences peuvent s'adresser à M. BOURCIER, cours Bourbon, 4, aux Brotteaux, ou à M. PEYSSON, rue du Gare, 3, à Lyon.

M. PEYSSON prévient les personnes qui prennent quelque intérêt à ses expériences qu'il commencera, à l'avenir, les séances à une heure pour les suivre jusqu'à neuf heures du soir, le grand nombre des visiteurs ne lui permettant pas de satisfaire, dans l'espace de trois heures, à toutes les questions qui lui sont adressées sur son système.

Quelques esprits malveillants, et que l'on pourrait croire intéressés, faisant circuler dans le public que les expériences qui ont eu lieu à l'usine de la Croix-Rousse avaient complètement manqué, nous croyons devoir rectifier de pareilles assertions, non par des mots, mais par des faits dont chacun pourra se convaincre en venant s'en rendre compte par lui-même à l'usine, où les expériences publiques seront continuées, non plus jusqu'au 20 du courant, mais bien jusqu'au 24 du mois, pour lever tous les doutes des gens consciencieux, tant sur : 1^o la densité du gaz; 2^o l'économie de la houille; 3^o l'épuration sans le secours de la chaux.

Nous nous mettrons entièrement à la disposition des personnes compétentes pour faire les expériences les plus minutieuses qu'elles pourront désirer.

RÉSULTAT DES EXPÉRIENCES.

14 mars. — Le premier chargement, les appareils étant tous mis à vide, gazomètre de 53^m0761 de surface, 265 kilogrammes de houille, 1 mètre 50 c. de hauteur, produit 49 mètres 61 c.

15 mars. — Deuxième chargement, de 265 kilogrammes, ont produit 1 mètre 65 c. de hauteur, soit 54 m. 57 c. cubes.

16 mars. — Même production que le 15.

Les ouvriers, s'étant aperçus que la troisième cornue était percée, n'ont fait le service que de deux cornues.

Deux charges, chacune de 160 kilogrammes, ou 320 kilogrammes de houille, ont produit, en élévation sur le gazomètre, 2 mètres 82 centimètres, ce qui équivaut

à 55 centimètres cubes par kilogramme de houille. Le manque de production des jours précédents provenait de la cornue du milieu, qui perdait son gaz.

18 mars. — 57 centimètres 11 millimètres cubes par kilogramme de houille.

19 mars. — 58 centimètres 14 millimètres cubes.

20 mars. — 57 centimètres 27 millimètres cubes.

22 mars. — 40 centimètres 19 millimètres cubes.

Les résultats étant parfaitement constatés, les expériences publiques n'auront plus lieu à partir du 24 avril. Les personnes qui désirent en vérifier la véracité seront admises à l'usine toute la journée. (1294)

Etude de M^e Deplace, notaire à Lyon, place d'Albon, 2.

VENTE VOLONTAIRE ET AUX ENCHÈRES.

Le lundi vingt-sept avril 1846, à midi, il sera procédé à la vente volontaire et aux enchères des **OMNIBUS DU MIDI DE LYON**, en l'étude et par le ministère dudit M^e Deplace, notaire.

Cette vente comprendra tout le matériel servant à l'exploitation, consistant en chevaux, voitures, harnais, etc., et tous les droits attachés à l'entreprise.

S'adresser, pour plus amples renseignements et pour traiter de gré à gré, soit à M^e Deplace, soit à M. Clerc, au bureau des Omnibus, place Louis-le-Grand. (3448)

A VENDRE de gré à gré. — Une jolie propriété, située à une heure de Lyon, convenable pour bourgeois, fabrique ou cultivateurs.

S'adresser chez M. Morel, boucher, cours Morand, n^o 15, aux Brotteaux. (1296)

OFFICE DE NOTAIRE.

A CÉDER DE SUITE Un office de notaire à la résidence de Chambon-Feugerolles, chef-lieu de canton, à huit kilomètres de Saint-Etienne (Loire). S'adresser à M^e Desprez, avoué à Lyon, place du Gouvernement, n. 4, et à Saint-Etienne, à M^e Heurtier, avoué, rue de Foy, n. 9. (2772)

A VENDRE deux beaux Billards, au café des Danaïdes, quai Saint-Antoine, 25. S'y adresser. (1288)

A VENDRE pour cause de départ, à des conditions très avantageuses. — Un Fonds de Café, situé près la place des Terreaux, ayant une très bonne clientèle. — Prix : 6,000 fr. S'adresser chez M. Bouvard, marchand de vins en gros, rue de la Croix, à la Guillotière. (1297)

Bureau d'affaires et d'écritures de M. Dupuy, agent d'affaires, grande rue de la Guillotière, 1, au 2^e.

A VENDRE pour cause de maladie. — Un bon Fonds de Café-Cabaret, situé à la Guillotière, dans un bon quartier. Bail : sept ans. Location : 400 f. Prix : 1,500 f. (485)

POUDRE HYGIÉNIQUE DE BOURVENT,

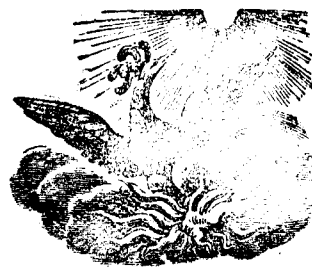
Pharmacie, grande rue de la Guillotière, 64.

L'art médical trouve dans cette préparation, d'un emploi facile et agréable, un moyen efficace pour prévenir et combattre les maladies des voies digestives, telles qu'irritation de l'estomac et des intestins, constipation, engorgement du foie, pâles couleurs, etc., généralement si rebelles à l'action des médicaments. Les nombreux résultats obtenus ne laissent aucun doute sur son efficacité.

S'adresser dans les principales pharmacies. (500)

RENTES

VIAGÈRES.



DOTS

DES ENFANTS.

LE PHÉNIX, compagnie d'Assurances sur la vie,

AUTORISÉE PAR ORDONNANCE DU ROI, DU 9 JUIN 1844.

Capital de garantie : QUATRE MILLIONS, entièrement distinct de celui de 17 millions de la compagnie Française du Phénix contre l'incendie.

Rentes viagères. — La Compagnie les constitue à des taux très-avantageux. La seule pièce à produire est l'extrait d'acte de naissance.

Elle donne comme taux d'intérêt :

A 50 ans	7 fr. 46 c. 0/0	A 70 ans	12 fr. » c. 0/0
55	8 40	75	13 31
60	9 54	80	14 89
65	10 68		

Directeurs à Lyon : MM. Guynemer et Eng. Rourcier, quai de Retz, 37.



TRÉSOR DE LA POITRINE.

Le Sirop pectoral de Vélar, approuvé des facultés de médecine comme le plus puissant spécifique dont on puisse faire usage contre les rhumes, catarrhes, asthmes, irritations d'estomac et de poitrine, les crachements de sang ou hémoptysie, la transpiration arrêtée, vulgairement appelée *chaud et froid*, et contre la coqueluche, se vend, à Lyon, chez COURTOIS, ancien pharmacien des hôpitaux civils et militaires, place des Pénitents-de-la-Croix, n. 10, Saint-Clair, près la Loterie; à Vienne, Moutet fils, épiciers, rue Marchande; à Saint-Etienne, Monestier, épiciers, rue Royale, n. 1; à Grenoble, Déchenaux, quincaillier, Grande-Rue.

L'efficacité de ce Sirop est constatée par de nombreuses guérisons, mentionnées au prospectus : Châlon, Pelletier, quincaillier-coiffeur, place Saint-Pierre, maison Charpentier n^o 1, papetier, rue des Selliers; à Mâcon, Roanne-Gerbé, confiseur. (4875)

COPAHINE-MECE

Ce médicament est le dernier adopté par l'Acad. de Med. sur le rapport de M. Cullerier, mod. en chef de l'hop. des Vénériens, aussi les premiers mod. de Paris n'ont-ils plus que lui. Seul il guérit en 6 jours les écoulements sans danger, coliques ni maux d'estomac. La boîte de 100 dragées ne coûte que 4 fr., c'est le traitement le moins cher. DÉPOT : JOZEAU, ph., r. Montmartre, 161, et dans les meilleures pharmacies. (4560)

A Lyon, chez MM. Vernet, place des Terreaux; André, place des Célestins; Lardet, place de la Préfecture; Laroque, rue Saint-Polycarpe, 10; Revol, Bouchard et Crolat, droguistes, quai d'Orléans, 31. — A SAINT-ETIENNE, chez MM. Faure, rue de la Comédie; Perrier, place de l'Hôtel-de-Ville; Galy, rue de Foy. — A GRENOBLE, chez M. Gabriel, rue Vaucanson. — A VALENCE, chez MM. Guibert, Daruty et Bonnet. — A LAIN, chez M. Barriery; et dans toutes les bonnes pharmacies de France et de l'étranger.

PAR BREVET D'INVENTION

(Sans garantie du gouvernement.)

ORDONNANCE DU ROI DU 10 NOVEMBRE 1844.

Nouvelle et seule méthode dont l'efficacité est constatée par l'expérience pour la prompte et radicale guérison de toutes les maladies secrètes, écoulements, fleurs blanches irritations de matrice, dartres, rhumatismes, etc. Chez M. CLARION, médecin, membre de plusieurs sociétés savantes, quai d'Orléans, n. 31, au 1^{er}, à Lyon. — Dépôts à MACON, chez M. Voituret, rue Municipale; à RIVE-DE-GIER, chez M. Reynaud, tous pharmaciens, à ST-ETIENNE, à la pharmacie Rigollot; à PARIS, chez M. Martin, pharmacien, rue Neuve-des-Petits-Champs, 15, et dans toutes les villes de France et de l'étranger. (4956)

SIROP PHILENTERIQUE

contre LES IRRITATIONS ET LES PHLEGMASIES DES VOIES URINAIRES, CONSEILLÉ ET PRÉPARÉ Par M. BOUCHU, Maître en pharmacie et Docteur-Médecin, Rue Saint-Jean, 48.

Ce Sirop, d'un usage simple et facile, guérit les gastrites chroniques, les spasmes, les maux d'estomac, la toux sèche, les fausses pleurésies, les vomissements, les coliques, les diarrhées, les dérangements chez les femmes, les fatigues et les lassitudes des membres inférieurs. Il réveille l'appétit, relève les forces et donne en peu de temps une santé parfaite.

Chaque flacon, accompagné du mode de s'en servir, se vend 3 f.; 6 flacons, 15 f. (Affranchir.) (4200)

A LOUER pour magasin un entresol élevé et très clair sur le quai Saint-Antoine, ayant deux entrées : l'une par le quai, n^o 25; l'autre par la rue Mercière, n^o 28. S'y adresser pour le visiter, et pour les réparations, les agencements et le bail, place d'Ainay, n^o 2. (475)

GUÉRISON DES MALADIES SECRÈTES

NOUVELLES OU ANCIENNES, Dartres, gales, rougeurs, goulte, rhumatismes, ulcères, écoulements, pertes les plus rebelles, et de toute acréte ou vice du sang et des humeurs, Par le Sirop dépuratif végétal de Salsepareille et de Séné.

Extrait du Codex medicamentarius, approuvé par les Facultés de Médecine et de Pharmacie, PUBLIÉ PAR ORDRE EXPRES DU GOUVERNEMENT.

Le traitement est prompt et aisé à suivre en secret ou en voyage; il n'apporte aucun dérangement dans les occupations journalières, et n'exige pas un régime trop austère.

Prix : 3 fr. le flacon.

S'ADRESSER, A LYON, A LA PHARMACIE Rue Palais-Grillet, n. 23.

BONNE OCCASION.

Un ancien fonds de Café-Cabaret, tout agencé, à vendre de suite. Il est situé à Lyon, rue d'Amboise, 14, en vue de la place des Célestins. S'y adresser. (499)

MALADIES DES VOIES URINAIRES

ET DES ORGANES DE LA GÉNÉRATION.

M. docteur GAS traite exclusivement les maladies des voies urinaires et des organes de la génération, lithotritie (broiement de la pierre dans la vessie), rétrécissement du canal de l'urètre, rétention et incontinence d'urine, maladies vénériennes, etc. (5880)

M. le docteur Gas demeure place Bellecour, n. 25.

CAPSULES DE RAQUIN.

Elles sont approuvées et reconnues à l'unanimité par l'ACADEMIE DE MÉDECINE comme infiniment supérieures aux Capsules Mothes et à tous les autres remèdes, *quels qu'ils soient*, pour la prompte et sûre guérison des maladies secrètes, écoulements récents et chroniques, fleurs blanches, etc.

A Paris, rue Mignon, n. 2, et dans toutes les bonnes pharmacies. — Dépôt à Lyon, chez MM. LARDET, place de la Préfecture, MALIGNON, rue Mercière, et à la PHARMACIE DES CÉLESTINS. (4746)

Avis aux personnes qui veulent dépenser UN FRANC pour ne plus avoir de CORS ni d'OIGNONS.

En dépit des envieux et surtout des méchants, le sieur GERVAIS veut bien prolonger son séjour à Lyon d'une semaine, et diminuer, pendant ce laps de temps seulement, le prix de son BAUME, appelé et étiqueté l'Incomparable dans tout le rigorisme du mot.

S'adresser alors, le plus tôt possible, place Bellecour, n. 17, à l'entresol, au coin de la rue Saint-Dominique. — Prix : 1 franc. — **AVIS AUX RETARDATAIRES.** (497)

CAPSULES à l'Huile de foie de Morue, de Raie, à la Térébenthine, aux Cubèbes, et à tous les Médicaments de Saver désagréable.

la BOITE

MÉDAILLES D'HONNEUR

CAPSULES MOTHES

4 FR.

APP^o DE L'ACADEMIE DE MÉDECINE

GUÉRISON sûre et prompte des Écoulements récents ou chroniques, Fleurs blanches, Catarrhes de vessie, etc.

Seules contenant le COPAHU pur et liquide, les médecins les plus distingués leur accordent une préférence marquée. — Leur supériorité sur toutes les préparations de ce genre, qui s'intitulent aussi CAPSULES, et qui en réalité ne contiennent que du COPAHU SOLIDIFIÉ, est si incontestable, que non seulement elles ont valu à l'inventeur une MÉDAILLE D'HONNEUR, mais encore une PROLONGATION des BREVETS pour 10 ans. Chaque boîte est signée MOTHES, LANOUROUX ET C^e.

Dépôts dans toutes les PHARMACIES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

A Paris, rue Sainte-Anne, N^o 20

DÉPOT CENTRAL, THOREL, PARFUMEUR, 15, rue de BOURN, A PARIS

BAREGNIENNE

3 fr. le flacon; remise de 30 p. 100 sur vente de 10 flacons.

La BAREGNIENNE présente, sous une forme agréable, un agent doué de toutes les propriétés des Eaux sulfureuses de Barèges. Elle guérit promptement les boutons, rougeurs, taches courues et efflorescentes, etc., etc., engendrées sur la peau par quelque cause que ce soit.

Dépôts : Vernet, Lyon; Vèze frères, Bordeaux; Thuvin, Marseille; Abbadie Vidal, Toulouse.

CAPSULES de RAQUIN

AU BAUME DE COPAHU PUR SANS ODEUR NI SAVEUR

Approuvées et reconnues à l'unanimité par l'ACADEMIE DE MÉDECINE comme infiniment supérieures aux capsules Mothes et à tous les autres remèdes *quels qu'ils soient*, pour la prompte et sûre guérison des maladies secrètes, écoulements récents ou chroniques, fleurs blanches, etc. A Paris, rue Mignon, n. 2, et dans toutes les bonnes pharmacies.

Dépôt chez M. Vernet, place des Terreaux, n. 13. (4621)